

Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

Année XLIX n° 379 (569)

MENSUEL — NOUVELLE SÉRIE

Septembre 2014

Le numéro 3€

L'ACTUALITÉ DE LA LETTRE APOSTOLIQUE TESTEM BENEVOLENTIÆ DE LÉON XIII ET LA DÉSOBÉISSANCE DES GÉNÉRATION ACTUELLES

Quel est le mandat premier et suprême du Pontife romain? Celui de « sauvegarder l'intégrité de la foi et de garantir la sécurité des fidèles », comme l'écrit Léon XIII (1810-1903) dans la Lettre apostolique *Testem benevolentiae nostrae* du 22 janvier 1899, adressée au cardinal James Gibbons (1834-1921) de Baltimore, et à travers lui à tout l'épiscopat des États-Unis. Dans ce texte, le Souverain Pontife condamne ce que l'on appelle « l'américanisme », miroir du modernisme européen. On perçoit déjà dans la Lettre les dangers d'une aspiration de la part de certains à un catholicisme de la praxis, religion devenue aujourd'hui majoritaire, praxis qui s'adapte à la pensée moderne: « Il faut que l'Église s'adapte davantage à la civilisation d'un monde parvenu à l'âge d'homme et que, se relâchant de son ancienne rigueur, elle se montre favorable aux aspirations et aux théories des peuples modernes. Or, ce principe, beaucoup l'étendent non seulement à la discipline, mais encore aux doctrines qui constituent le dépôt de la foi. » Citant le Concile Vatican I, le Pape réaffirme l'inviolabilité de adé conserver et défendre fidèlement, contre tout genre de violation:

« La doctrine de la foi révélée par Dieu a été présentée à l'esprit humain non comme un système philosophique à perfectionner, mais comme un dépôt divin confié à l'Épouse du Christ qui doit fidèlement le garder et l'interpréter infailliblement... Le sens que notre Sainte Mère l'Église a une fois déclaré être celui des dogmes saints doit être toujours conservé, et, jamais il ne s'en faut écarter sous le prétexte ou l'apparence d'en mieux pénétrer la profondeur¹. » De même qu'en Europe il y eut des intelligences du calibre de celles de l'exégète et historien des religions Alfred Loisy (1857-1940) et du théologien irlandais George Tyrrell, s.j. (1861-1909), de même aux États-Unis, nous trouvons Isaac Thomas Hecker (1819-1888), fondateur des *Paulist Fathers*. De l'héritage dû au courant de pensée éclo aux États-Unis, Tyrrell écrivit, assimilant les américanistes aux modernistes, que les américains « éduqués aux principes démocratiques [...] tenaient irrésistiblement à renverser la pyramide hiérarchique [...] pour la reposer sur sa large base, comme quelque chose reposant sur des fondements terrestres et ne semblant pas tombé la tête la première depuis le ciel². »

C'est précisément le père Hecker qui fut à l'origine de la Lettre de Léon XIII, comme l'écrit l'auteur au cardinal Gibbons:

« Vous n'ignorez pas, cher Fils, que l'ouvrage sur la vie d'Isaac-Thomas Hecker, par le fait surtout de ceux qui l'ont traduit ou commenté en langue étrangère, a suscité de graves controverses, en raison des opinions qu'il propageait relativement à la méthode de vie chrétienne. » D'une famille luthérienne, originaire de Prusse, Hecker (né en 1819 à New York, où il mourra le 22 décembre 1888) se convertit au Méthodisme. Déçu par la philosophie kantienne, pour laquelle il s'était passionné, il entre en 1844 dans l'Église catholique. Devenu l'année suivante membre de la congrégation du très saint Rédempteur, il en sortira des années plus tard, à cause de ses positions originales, pour fonder, sous le pontificat de Pie IX (1792-1878), la Société missionnaire de Saint Paul apôtre (1858) pour les missions populaires aux États-Unis, qui se proposait d'introduire le pragmatisme américain dans la vie chrétienne et d'accorder le Catholicisme avec les tendances modernes. En 1865 il fonda la première revue catholique d'Amérique, qui connut tout de suite une grande diffusion, *The catholic World*³. Les opinions américanistes de Hecker, amplifiées par son biographe Walter Elliot, furent rassemblées et vulgarisées en français par l'abbé Félix Klein dans la biographie qu'il lui consacra, suscitant de vives discussions, qui aboutirent justement à la Lettre apostolique.

« Ce prêtre américain, conscient des exigences psychologiques, de la mentalité, du caractère de son peuple exubérant, avide de liberté individuelle absolue, insensible à l'abstraction théorique et aimant au contraire le pragmatisme, porté par les richesses naturelles du pays vers un sens hédoniste de la vie, avait cherché à adapter, sans trop de préoccupations dogmatiques, la religion catholique à l'esprit de son peuple. Sa tentative fit du bruit jusqu'en Europe, et c'est ainsi que naquit ce courant que l'on appela Américanisme. Plus que d'un système, il s'agit d'une tendance mise en œuvre dans certains principes de nature pratique, sans originalité⁴. »

Les principaux points condamnés par Léon XIII sont :

modernismo (Le Pape et le modernisme), Éd. Enrico Voghera, 1912.

3. Elle a cessé d'être publiée en 1996.

4. P. PARENTE - A. PIOLANTI - S. GAROFALO, *Dictionnaire de Théologie dogmatique*, Roma Studium, 4^e éd.

1- L'Église, pour obtenir davantage de conversions, doit s'adapter aux exigences modernes jusqu'à atténuer la rigueur non seulement de la discipline, mais aussi du dogme.

2- On doit aussi accorder un plus grand esprit de liberté à l'individu dans les choses de la foi et de la morale, comme dans les choses profanes; donc la direction spirituelle est superflue ou moins nécessaire, puisqu'il faut laisser du champ à l'action du Saint-Esprit, plus prodigue à l'époque moderne de dons envers tous.

3- Les vertus naturelles sont préférables aux vertus surnaturelles, car plus en harmonie avec les temps modernes.

4- Les vertus communément appelées actives sont à placer avant les vertus dites passives, comme l'obéissance.

5- Les vœux religieux doivent être considérés comme restreignant la liberté et peu efficaces pour la perfection chrétienne, surtout aux temps modernes.

Le Magistère pétrinien non écouté

Les raisons de la condamnation des erreurs de l'Américanisme sont tirées, dans le texte du Pontife, des principes éthiques, mais surtout des principes théologiques qui leur sont sous-jacents. Les vérités dogmatiques sont confiées à l'Église, non pas comme un système philosophique, à perfectionner grâce à l'esprit humain, mais comme un dépôt divin, qu'il faut garder fidèlement et déclarer infailliblement, en tenant donc pour constante la signification même des dogmes.

La liberté ne doit pas être confondue avec la licence et avec le caprice de penser, juger et parler de tout à sa guise, au mépris du danger de tomber dans l'erreur. Il faut toujours, en plus de l'action du Saint-Esprit sur l'individu, un enseignement extérieur; d'où la nécessité d'une direction spirituelle, dont ceux précisément qui tendent à des choses plus parfaites ont davantage besoin, car ils sont plus sujets que les autres à se tromper.

Ce n'est pas l'Américanisme politique que considérait Léon XIII, mais l'Américanisme religieux, et celui-ci était le fait d'un nombre très restreint d'américanistes, conduits par le père Hecker; ces théories furent ensuite aiguës par des vulgarisateurs européens comme Elliot et Klein: « Ceux-ci aussi, toutefois, comme les américains, se soumièrent, à commencer par Klein (le 28 février 1899); mais les principes condamnés de l'Américanisme repullulèrent dans le modernisme⁵. »

5. Encyclopédie Treccani, in <http://www.treccani.it>

1. Constitution *Dei Filius*, chap. IV.

2. *Da Dio agli uomini (De Dieu aux hommes)*, 1907. Essai cité in GEORGE TYRRELL, *Il Papa e il*

Dans ce texte, nous retrouvons les maux de très nombreux hommes d'Église : l'hérétique Hecker revit aujourd'hui en de nombreux profils ecclésiastiques : « *Il ne faut pas croire non plus qu'il n'y ait aucune faute dans le silence dont on veut couvrir certains principes de la doctrine catholique pour les envelopper dans l'obscurité de l'oubli. Car toutes ces vérités qui forment l'ensemble de la doctrine chrétienne n'ont qu'un seul auteur et docteur : le Fils unique qui est, dans le sein du Père* ⁶. Elles conviennent à toutes les époques et à toutes les nations ; c'est ce qui résulte manifestement de ces paroles adressées par le Christ lui-même à ses apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* ⁷. »

Léon XIII rappelle ce qui fut défini par le Concile Vatican I : « *Il faut croire de foi divine et catholique tout ce qui est contenu dans la parole de Dieu écrite ou enseignée et que l'Église, soit par une définition solennelle, soit par son magistère ordinaire et universel, propose comme devant être cru révélé de Dieu* ⁸. »

Si quelque chose devait être retiré de la doctrine reçue de Dieu, ou bien négligé pour une quelconque raison, on aurait des apostats au lieu de vrais missionnaires, c'est-à-dire de conducteurs d'âmes au sein de l'Église, et à la fin la conséquence serait d'« *arracher les catholiques à l'Église* ». Être missionnaire signifie être miséricordieux, mais la miséricorde dont parle le Pape Pecci est une miséricorde réelle et non sentimentale, parce que le vrai missionnaire se fait « *tout à tous pour les sauver tous* » ⁹. Sans jamais négliger les mœurs et les exigences des diversités des peuples, le gouvernement suprême de l'Église « *s'est toujours tenu "dans le même dogme, au même sens et à la même formule"* ¹⁰ ; en revanche, il a de tout temps réglé la discipline, sans toucher à ce qui est de droit divin, de façon à tenir compte des mœurs et des exigences des nations si diverses que l'Église réunit dans son sein ». Toutefois, les choses ont changé à partir du Concile Vatican II. Américanisme et Modernisme ont soufflé sur les « *envies de nouveautés* » et sur les vanités des pensées subjectives, au point d'atteindre les Papes eux-mêmes, éblouis par la séduction des philosophes et théologiens novateurs, illusionnistes habiles à faire apparaître un nouveau vêtement pour l'Église. Le paradoxe se manifesta avec évidence : l'obéissance au magistère pétrinien précédent disparut. Le dialogue avec le monde se transforma en choix posés en accord avec le monde, qui envahit tout le champ ecclésiastique.

Le père Roger-Thomas Calmel, o.p., (1914-1975), dont nous fêtons cette année le centenaire de la naissance, expliqua comment, à un moment donné de l'histoire de l'Église, s'est fait sentir « *le besoin d'un renouveau biblique, liturgique, ou missionnaire, ou du "laïc" ; ce renouveau était dans l'air ; voyez comme la révolution s'est affirmée à travers la ruse, la séduction, la falsification : on commence en mettant de côté les chrétiens tradi-*

tionnels et vitaux qui auraient fait fleurir le renouveau dans la fidélité à la Tradition de l'Église, on donne une place aux révolutionnaires qui veulent le renouveau contre la Tradition et l'Évangile contre l'Église, peu à peu on apprend au peuple chrétien, terriblement trompé, à lire l'Écriture contre la théologie traditionnelle, à célébrer la liturgie contre l'adoration et la contemplation, à magnifier le mariage contre la virginité consacrée, à exalter la pauvreté évangélique contre la propriété privée, à devenir apôtre des non croyants, faisant abstraction de la foi et du baptême ; cette déviation incroyable, cet art de confisquer pour falsifier est absolument inhérent et essentiel à la révolution ¹¹. »

Le besoin de « *renouveau* » dont parle le père Calmel avait été décodé par des intelligences habiles, déjà mentionnées, mais dont la Foi était moins forte que la soif de positivisme et de libéralisme : la liberté de conscience avait à leurs yeux pris un poids prépondérant par rapport à l'importance de la doctrine et du catéchisme. Saint Pie X (1835-1914), dont nous fêtons cette année le centenaire de la mort, condamnera en effet le Modernisme en 1907 dans *Pascendi Dominici Gregis*. Mais la désobéissance, déjà pratiquée à l'égard de Léon XIII, poursuivra son parcours avec et après le Pape Sarto, malgré les sages mesures prises par celui-ci.

Désobéir signifie ne pas exécuter l'ordre ou la volonté d'autrui, c'est-à-dire transgresser et/ou trahir la volonté d'autrui. La volonté des Pontifes qui ont régné avant Vatican II était de condamner Américanisme et Modernisme ; pendant et après les Assises de 1962-1965, l'écrasante majorité des hommes d'Église ont ressenti le devoir de désobéir à ces condamnations. Il y eut ceux qui, comme Mgr Marcel Lefebvre – l'Évêque qui avait été apprécié par Pie XII (1876-1958) et avait accompli des prodiges apostoliques et missionnaires en Afrique – exprimèrent leur perplexité et demeurèrent fidèles aux enseignements évangéliques et à la Tradition chrétienne ; mais ceux qui désobéissaient à Léon XIII et à Saint Pie X l'accusèrent de désobéissance, et il fut banni, et ses disciples avec lui. Mais l'Évêque du XX^e siècle, nouveau Saint Athanase, aima encore davantage la Sainte Église Romaine et il se donna entièrement à Elle. Quand, dans l'Église, la justice prend des traits plus humains que surnaturels, elle prend en considération les sympathies de courants plutôt que la lumière de la vérité. Monseigneur Lefebvre, quand il était Archevêque de Dakar, écrivait déjà pendant le carême de 1961 une Lettre pastorale dans laquelle se dessine son unique horizon existentiel, être dans la Vérité gardée par l'Église et la transmettre :

« *Nos âmes sont faites pour la Vérité. Nos intelligences, reflet de l'esprit divin, nous ont été données afin de connaître la Vérité, de nous en donner la lumière qui nous indiquera le but vers lequel doit s'orienter toute notre vie. [...]. C'est pourquoi le devoir le plus pressant de vos pasteurs, qui doivent vous enseigner la Vérité, est de diagnostiquer ces maladies de l'esprit que sont les erreurs. Et comment ne pas déplorer, comme le faisait déjà Saint Paul, que certains de ceux qui ont reçu la mission de prêcher la Vérité n'aient plus le courage de la dire, ou la présentent*

d'une façon tellement équivoque que l'on ne sait plus où se trouve la limite entre la Vérité et l'erreur ? »

Au fond, « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* ¹² ? »

« *Je ne suis qu'un Évêque de l'Église catholique* » – disait l'Évêque « *désobéissant* » aux yeux des autorités romaines qui désobéissaient aux enseignements précédents, l'Évêque rebelle aux idées révolutionnaires, qui ne voulait pas faire autre chose que poursuivre ce qu'il avait appris et professé jusqu'à Vatican II – « *qui continue de transmettre la doctrine. C'est ce que je pense que je souhaiterais qu'on mette sur ma tombe, et cela ne tardera sans doute pas qu'on mette sur ma tombe "Tradidi quod et accepi"* ¹³ – ce que dit saint Paul – « *Je vous ai transmis ce que j'ai reçu* », très simplement [...]. Il me semble entendre la voix de tous ces Papes depuis Grégoire XVI, Pie IX, Léon XIII, saint Pie X, Benoît XV, Pie XI, Pie XII, nous dire : « *Mais de grâce, de grâce, qu'allez-vous faire de nos enseignements ? de notre prédication ? de la Foi catholique ? Allez-vous l'abandonner ? Allez-vous la laisser disparaître de cette terre ? De grâce, de grâce, continuez à garder ce trésor que nous vous avons donné. N'abandonnez pas les fidèles ! n'abandonnez pas l'Église ! continuez l'Église ! Car enfin, depuis le Concile, ce que nous avons condamné, voici que les autorités romaines l'adoptent, et le professent* ¹⁴. »

La praxis est devenue le barycentre de la religion

Qui, dans l'Église d'aujourd'hui, pense au salut des âmes ? Il a été remplacé par la « *dignité humaine* », par les supposés « *droits* », par la « *fraternité universelle* » d'origine illuministe. La pensée moderne a corrompu la foi.

« *Ce n'est pas au gré des particuliers* », lit-on encore dans la Lettre *Testem benevolentiae*, « *facilement trompés par les apparences du bien, que la question se doit résoudre ; mais c'est à l'Église qu'il appartient de porter un jugement.* » Léon XIII parle d'une véritable intention d'« *introduire une certaine liberté dans l'Église, afin que la puissance et la vigilance de l'autorité étant, jusqu'à un certain point, restreintes, il soit permis à chaque fidèle de développer plus librement son initiative et son activité. Ils affirment que c'est là une transformation nécessaire, comme cette liberté moderne qui constitue presque exclusivement à l'heure actuelle le droit et le fondement de la société civile* », société de l'ex-Europe chrétienne, autrefois fondée sur les principes du Droit Divin et aujourd'hui fondée sur les principes antichrétiens de l'Union Européenne (sa formation, avec son nom actuel, remonte au traité de Maastricht du 7 février 1992, entré en vigueur le 1^{er} novembre 1993), qui ont pour source la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789. Le 12 octobre 2012, la même Union Européenne a été distinguée par le prix Nobel de la paix, avec la motivation suivante : « *elle a contribué pendant plus de six décennies à l'avancée de la paix et de la réconciliation de la démocratie et des droits humains en Europe.* » Et de quelle façon a-t-

12. Rm. 8, 31.

13. 1 Cor. 11, 23.

14. Homélie de Mgr Marcel Lefebvre, 30 juin 1988.

11. D. FABRE, *Le père Roger-Thomas Calmel*, Clovis, Suresnes Cedex 2012, p. 314.

/enciclopedia/americanismo_res-545223ec-8bab-11dc-8e9d-0016357eee51_(Enciclopedia-Italiana), 15 août 2014.

6. Jn, I, 18.

7. Mt. 28, 19-21.

8. *Dei Filius*, chap. III.

9. 1 Cor. 9, 22.

10. *Dei Filius*, chap. IV.

elle poursuivi cet idéal ? En méprisant les règles les plus élémentaires de la vie selon Dieu, c'est-à-dire les dix commandements. Pire encore, une nouvelle façon de concevoir le sacerdoce, sans précédent dans l'histoire, s'est installée dans l'Église elle-même. Au cours de l'histoire, il y a eu des exemples de prêtres dévoyés et hérétiques, des électrons libres devenus fous, mais c'étaient des cas isolés. Mais après l'Américanisme, après le Modernisme, après le Concile Vatican II, de très nombreux prêtres ont adopté des styles de vie incohérents, incompatibles avec leur état, et ont enseigné aux fidèles de nouvelles choses et de graves erreurs, jetant aux orties les enseignements de l'Église de toujours.

Ce dogme de l'infaillibilité pontificale (constitution dogmatique *Pastor Aeternus*), proclamé le 18 juillet 1870 pendant le Concile Vatican I, a-t-il ensuite été réellement suivi, ou bien l'idée dont parle Léon XIII dans la lettre que nous étudions ici s'est-elle insinuée dans l'Église ?

« Ils disent à propos du magistère infaillible du Pontife romain que, après la définition solennelle qui en a été faite au Concile du Vatican, il n'y a plus d'inquiétude à avoir de ce côté, c'est pourquoi, ce magistère sauvegardé, chacun peut maintenant avoir plus libre champ pour penser et agir. Étrange manière, en vérité, de raisonner ; s'il est, en effet, une conclusion à tirer du magistère de l'Église, c'est, à coup sûr, que nul ne doit chercher à s'en écarter et que, au contraire, tous doivent s'appliquer à s'en inspirer toujours et à s'y soumettre, de manière à se préserver plus facilement de toute erreur de leur sens propre. Ajoutons que ceux qui raisonnent ainsi s'écartent tout à fait des sages desseins de la Providence divine, qui a voulu que l'autorité du Siège Apostolique et son magistère fussent affirmés par une définition très solennelle, et elle l'a voulu précisément afin de prémunir plus efficacement les intelligences chrétiennes contre les périls du temps présent. »

Dangers, tentations, menaces assaillent les hommes du monde moderne avec des armes persuasives et « démocratiques », leur faisant croire qu'ils sont libres de choisir ; en réalité ils sont pris dans une tenaille totalitaire, culturelle et législative, qui oriente leurs pas et leurs décisions, où la pensée demeurée catholique est réduite au silence et persécutée, non seulement dans les milieux laïcistes, mais aussi dans les milieux ecclésiastiques et romains.

Le premier Pape nous donna cette exhortation : « Soyez sobres, veillez ; votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rode autour de vous, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, fermes dans la foi ¹⁵. » Cette fermeté dans la foi est mise en grand danger, parce que dans l'Église elle-même rares sont ceux qui continuent de veiller sur la doctrine : il y a aujourd'hui plusieurs voix, plusieurs doctrines, plusieurs enseignements ; le subjectivisme est devenu le maître de l'action, et donc de la pastorale. Et la praxis, déclamée par l'Américanisme, où les us et coutumes sont de fait le barycentre des choix à faire, n'est plus une conséquence des dogmes et de la doctrine, mais ce sont ces derniers qui doivent s'adapter au développement et au cours des événements historiques et sociaux. Selon Karl Rahner (1904-1984) la théologie, et c'est malheureusement ce qui se passe aujourd'hui, ne devait plus être vue comme réflexion sur le

Depositum fidei confié à l'Église à la mort du dernier Apôtre, Saint Jean, mais comme théologie pratique de la promesse et du « mirage », comme théologie historique du futur. Ce fut surtout Rahner qui mit en évidence la nouvelle signification de la « théologie pastorale », fermement ancrée dans la praxis et la théologie politique. « Rahner, en effet, voulut délier la pastorale de la seule signification originelle de discipline, qui incarne la donnée doctrinale, pour lui donner un statut de "science miroir" de la théologie en tant que telle, de discipline ayant pour but de vérifier l'action du théologien ¹⁶. »

Le théologien allemand, qui eut un rôle déterminant dans l'orientation de Vatican II, écrit : « Si la praxis n'est vue que comme concrétisation de certaines "idées" dans un matériel spatio-temporel, qui reste indifférent, alors la T. P. [théologie pratique] elle aussi peut être comprise comme la directive pour l'exécution des contenus de la révélation, c'est-à-dire de la théologie dogmatique et de la théologie morale, donnés justement comme idées. Mais si cette conception de fond est contestée par une anthropologie profane et par une meilleure compréhension de la révélation, entendue comme histoire, alors la théologie pratique, même si elle est théorique, ne sera plus vue comme originaire de la théorie théologique ¹⁷. » Ces considérations mènent à la conclusion que toute pensée subjective et expérimentale, même profane, est permise, et que tout droit humain présumé a droit d'asile dans l'Église : l'erreur et le péché sont aujourd'hui en pratique pardonnés en tant que tels et non en tant que commis par le pécheur pénitent et résolu à ne plus vouloir tomber.

« En d'autres termes, Rahner nous dit que la théologie ne devra pas seulement tirer ses données de son étude de la dogmatique et de la morale, mais de l'anthropologie profane, qui sera le mètre avec lequel il faut mesurer aujourd'hui l'événement de la foi. C'est pourquoi, selon Rahner, les disciplines qui devront particulièrement tenir à cœur au pasteur sont, outre la pastorale, entre autres une anthropologie théologique. » Le mètre pour mesurer la Foi n'est plus la pratique et la morale chrétienne, celle qui permettait de comprendre si la Foi était ou non mise en pratique et vécue, mais l'homme avec ses exigences matérielles et ses instances toujours plus éloignées de Dieu et de la dimension surnaturelle. Pour Rahner, la pastorale se situe dans une dialectique historique, dans laquelle la priorité est donnée à la raison pratique comprise comme liberté : pur subjectivisme et pur historicisme, où le monde domine sur la métaphysique, que la spéculation théologique moderne ne considère plus :

« L'absorption du dogme par la praxis et par la possibilité de sa réalisation historique ne s'enracine-t-elle pas, en quelque sorte, dans cette nouvelle vision ? De même la reformulation dogmatique de la foi, à commencer par l'année zéro du Concile, sous l'angle de l'action, de la praxis ? N'est-ce pas de cette

vision qu'est née une théologie politique, vite interprétée comme théologie de la libération ¹⁸ ? » Et la théologie de la libération ne trouve-t-elle pas ses applications dans ce concept idéologique et politique de « périphéries du monde » ? Mais en attendant, dans quelles âmes la grâce de la Foi peut-elle vraiment s'ancre ?

Le deuxième Concile d'Orange (529) enseigne au canon 9 : « Chaque fois que nous faisons des œuvres bonnes (salutaires) c'est Dieu qui opère en nous et avec nous parce que nous les faisons » (« quoties bona agimus, Deus in nobis atque nobiscum, ut operemur, operatur »), ce qui est bien différent de la théorie des américanistes et des modernistes. Et au canon 20 : « L'homme ne peut faire d'œuvres bonnes (salutaires) sans que Dieu ne lui permette de les faire » (« nulla facit homo bona, quæ non Deus præstat, ut faciat homo »). De fait, malgré tous les bavardages que l'on entend actuellement sur la paix dans le monde, on apprend chaque jour de tragiques nouvelles de guerre...

Le nouveau Pélagianisme

Par son exemple de la vigne et des sarments, le Christ montre clairement l'influence de sa grâce dans les âmes, qui permet de produire des fruits de vie éternelle, et qui donne donc une praxis salutaire : « Je suis la vigne, vous les sarments. Qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit, car sans moi, vous ne pouvez rien faire » ¹⁹, « sine me nihil potestis facere ». Dans le Catholicisme protestantisé, tout est renversé, la Foi ne descend plus d'en haut vers le bas, mais le credo œcuménique part du bas pour aller vers tous les points cardinaux. Saint Paul exprime cette même idée de la vigne et des sarments par l'image de l'union entre la tête et les membres (*Eph.*, 4, 15 ss ; *Col.* 2, 19). Pour chaque pensée salutaire (*2 Cor.* 3, 5), pour chaque décision de la volonté (*Rom.* 9, 16) et pour chaque œuvre bonne (*Phil.* 2, 13 ; *1 Cor.* 12, 3) l'Apôtre demande l'aide de la grâce divine : « Personne ne peut dire : Jésus est le Seigneur, si ce n'est par l'Esprit-Saint » (*1 Cor.* 12, 3).

Au fond, nous sommes en train de vivre une sorte de nouveau Pélagianisme : la volonté de l'être humain est en mesure de choisir le bien ou le mal sans une aide divine spéciale (la grâce) ; de plus le bien et le mal ne sont pas identifiés objectivement mais subjectivement. Saint Augustin (354-430) combattit avec ténacité le Pélagianisme, doctrine contraire à la Foi traditionnelle de l'Église. Commentant le passage évangélique cité plus haut, l'Évêque d'Hippone affirmait :

« Afin que personne ne croie que le sarment puisse donner par lui-même au moins un petit fruit, il ne dit pas : "sans moi vous pouvez faire peu de chose", mais "vous ne pouvez rien faire". Donc nous ne pouvons faire ni peu ni beaucoup en dehors de celui sans lequel nous ne pouvons rien faire ²⁰. »

Que la grâce soit absolument nécessaire pour tout acte bon et salutaire, la raison le déduit elle-même de ce que la vision béatifique, étant la fin ultime, essentiellement surnaturelle, les actes qui servent à l'atteindre

16. S. LANZETTA, *Iuxta Modum. Il Vaticano II riletto alla luce della Tradizione della Chiesa (Iuxta Modum. Vatican II relu à la lumière de la Tradition de l'Église)*, Cantagalli, Sienne 2012, p. 102.

17. K. RAHNER, *Teologia pastorale*, in *Dizionario di pastorale*, par K. Rahner - F. Klostermann - H. Schild - T. Goffi, Queriniana, Brescia 1979, p. 796. (Original allemand : *Lexikon der Pastoraltheologie*, Herder, Freiburg im Br. 1972).

18. S. LANZETTA, *op. cit.*, p. 104.

19. *Jn* 15, 5.

20. L. OTT, *Compendio di Teologia dogmatica (Précis de théologie dogmatique)*, Piemme, Casale Monferrato (AL) 1694, p. 377.

doivent eux aussi être surnaturels, c'est-à-dire faits avec la grâce²¹. Nombreux sont ceux qui ont désobéi et désobéissent en ne croyant plus en ces réalités proclamées par l'Église jusqu'au Concile Vatican II. La Tradition de l'Église est restée inécoutée et parfois dénigrée. On a donné plus de poids à la « licence » :

« *La licence confondue un peu partout avec la liberté* », écrivait Léon XIII dans sa Lettre, « *la manie de tout dire et de tout contredire, enfin la faculté de tout apprécier et de propager par la presse toutes les opinions, ont plongé les esprits dans des ténèbres si profondes que l'avantage et l'utilité de ce magistère sont plus grands aujourd'hui qu'autrefois pour prémunir les fidèles contre les défaillances de la conscience et l'oubli de devoir.* » Un magistère qui trouvera en Pie X un exécuteur obéissant, capable et saint. Dans sa première encyclique, *É supremi*, du 4 octobre 1903, il traita la question centrale de l'époque moderne et postmoderne, qui est que la Foi catholique est en danger :

« *Nous éprouvions une sorte de terreur à considérer les conditions funestes de l'humanité à l'heure présente. Peut-on ignorer la maladie si profonde et si grave qui travaille, en ce moment bien plus que par le passé, la société humaine, et qui, s'aggravant de jour en jour et la rongant jusqu'aux moelles, l'entraîne à sa ruine ? Cette maladie, Vénérables Frères, vous la connaissez, c'est, à l'égard de Dieu, l'abandon et l'apostasie. Et rien sans nul doute qui mène plus sûrement à la ruine, selon cette parole du prophète : "Voici que ceux qui s'éloignent de vous périront" (Sal. 72, 26).*

À un si grand mal Nous comprenions qu'il Nous appartenait, en vertu de la charge pontificale à Nous confiée, de porter remède ; Nous estimions qu'à Nous s'adressait cet ordre de Dieu : "Voici qu'aujourd'hui je t'établis sur les nations et les royaumes pour arracher et pour détruire, pour édifier et pour planter" (Jérém. 1, 10) ; mais pleinement conscient de Notre faiblesse, Nous redoutions d'assumer une œuvre hérissée de tant de difficultés, et qui pourtant n'admet pas de délais.

Cependant, puisqu'il a plu à Dieu d'élever Notre bassesse jusqu'à cette plénitude de puissance, Nous puissions courage en Celui qui nous conforte ; et mettant la main à l'œuvre, soutenu de la force divine, Nous déclarons que Notre but unique dans l'exercice du suprême Pontificat est de "tout restaurer dans le Christ" (Eph. 1, 10) afin que "le Christ soit tout et en tout" (Col. 3, 11).

Il s'en trouvera sans doute qui, appliquant aux choses divines la courte mesure des choses humaines, chercheront à scruter Nos pensées intimes et à les tourner à leurs vues terrestres et à leurs intérêts de parti. Pour couper court à ces vaines tentatives, Nous affirmons en toute vérité que Nous ne voulons être et que, avec le secours divin, Nous ne serons rien autre, au milieu des sociétés humaines, que le ministre du Dieu qui Nous a revêtus de son autorité.

Ses intérêts sont Nos intérêts ; leur consacrer Nos forces et Notre vie, telle est Notre résolution inébranlable. C'est pourquoi, si l'on Nous demande une devise traduisant le fond même de Notre âme, Nous ne donnerons jamais que celle-ci : "Restaurer toutes choses dans le Christ". »

La situation était si dramatique que ce n'est qu'en récapitulant toutes choses dans le Christ que l'on pouvait remettre le monde catholique, miné par l'Américanisme et le Modernisme, dans la bonne direction. Saint Pie X, conscient de sa responsabilité, représenta, dans le sillage de ses prédécesseurs, la sagesse de la Tradition de l'Église, celle qui sera dépassée par les novateurs, anticonformistes et alternatifs : les vrais rebelles au magistère pontifical. Il représente encore le point le plus haut, en ce temps d'attaque frontale envers l'Église, de fidélité et de respect de l'autorité et de la sagesse de l'Église, évoquées par Léon XIII :

« *Il est loin de Notre pensée de répudier tout ce qu'enfante le génie moderne ; Nous applaudissons, au contraire, à toute recherche de la vérité, à tout effort vers le bien, qui contribue à accroître le patrimoine de la science et à étendre les limites de la félicité publique. Mais, tout cela, sous peine de ne pas être d'une réelle utilité, doit exister et se développer en tenant compte de l'autorité et de la sagesse de l'Église.* » Le Pape Pecci prend très au sérieux l'erreur de l'Américanisme, et il la radiographie :

« *Tout d'abord, on rejette toute direction extérieure comme superflue et moins utile pour ceux qui veulent tendre à la perfection chrétienne ; l'Esprit-Saint, dit-on, répand aujourd'hui dans les âmes fidèles des dons plus étendus et plus abondants qu'autrefois : il les éclaire et les dirige, sans intermédiaire, par une sorte de secret instinct.*

Or, ce n'est pas une légère témérité que de vouloir fixer les limites des communications de Dieu avec les hommes ; cela, en effet, dépend uniquement de son bon plaisir, et il est lui-même le dispensateur souverainement libre de ses propres dons. L'esprit souffle où il veut²² et la grâce a été donnée à chacun de nous selon la mesure qu'il a plu au Christ²³. » De nouvelles thèses sur l'action du Saint-Esprit ont pris place dans la « théologie pneumatique », pour le ramener sur les chemins de l'histoire de l'homme et renouveler ainsi la vie chrétienne. En définitive, tout devenait et devient permis parce que l'expérience humaine (sans aucune preuve surnaturelle) peut être soumise au souffle de la troisième Personne de la Trinité. Mais aux propagateurs du « Souffle » divin, dirigé sur les personnes et sur les événements qu'ils considéraient comme illuminés, le Pape Pecci répond :

« *Et qui donc, s'il se reporte à l'histoire des apôtres, à la foi de l'Église naissante, aux combats et aux supplices des héroïques martyrs, enfin à ces époques lointaines si fécondes pour la plupart en hommes de la plus haute sainteté, osera mettre en parallèle les premiers siècles avec notre époque et affirmer que ceux-là furent moins favorisés des effusions de l'Esprit-Saint ? Mais, ceci mis à part, il n'est personne qui conteste que l'Esprit-Saint opère dans les âmes justes par une action mystérieuse et les stimule de ses inspirations et de ses impulsions ; s'il n'en était pas ainsi, tout secours et tout magistère extérieur serait vain.* »

L'esprit d'hérésie traçait la route aux fauteurs de l'Américanisme, exaltant outre mesure les vertus naturelles, même au-delà des vertus surnaturelles, attribuant aux premières plus

d'efficacité et de fécondité : une véritable contradiction, puisque l'on abaisse la grâce sous la nature, le divin sous l'humain et les vertus passives sous les vertus actives, en suivant une hiérarchie complètement opposée à ce que la Tradition de l'Église a toujours déclaré. En réalité toutes les vertus, réaffirme Léon XIII, reprenant le Magistère de toujours, sont des dispositions actives, et elles sont toutes opportunes et nécessaires en chaque temps.

Le Pape s'arrête sur l'erreur de l'Américanisme qui considère l'Esprit-Saint comme facteur agissant en lui-même, sans relation avec l'Église, attitude typique du Protestantisme, et il cite à ce sujet deux Pères de l'Église : Saint Augustin et Saint Jean Chrysostome (344/354-407) :

« *Si quelqu'un prétend qu'il peut correspondre à la prédication du salut, c'est-à-dire à la prédication évangélique, sans l'illumination du Saint-Esprit, qui donne à tous une grâce suave pour les faire adhérer et croire à la vérité, celui-là est séduit par l'esprit d'hérésie* », de plus la Tradition enseigne que « *ces avertissements et ces impulsions de l'Esprit-Saint ne sont perçus le plus souvent que par le secours et comme par la préparation du magistère extérieur. Saint Augustin dit à ce sujet : "Celui-là coopère à la naissance du fruit qui, en dehors, arrose le bon arbre et le cultive par un intermédiaire quelconque, et qui, au dedans, lui donne l'accroissement par son action personnelle"* ».

Cette observation a trait à la loi commune de la Providence qui a établi que les hommes fussent généralement sauvés par d'autres hommes et que de même ceux qu'elle appelle à un plus haut degré de sainteté y fussent conduits par des hommes, « *afin que, suivant le mot de saint Jean Chrysostome, l'enseignement de Dieu nous parvienne par les hommes* ». Nous trouvons aux origines mêmes de l'Église une manifestation célèbre de cette loi : bien que Saul, « *respirant la menace et le carnage* »²⁴, eût entendu la voix du Christ lui-même et lui eût demandé : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* », c'est à Damas, vers Ananie, qu'il fut envoyé : « *Entre dans la ville, et là on te dira ce que tu dois faire* »²⁵. »

La sagesse inhérente à la Tradition de l'Église a toujours recommandé les maîtres et les guides spirituels, auxquels doivent tendre surtout ceux qui possèdent de plus grands dons intellectuels, et qui sont plus enclins aux réalités plus parfaites, car « *par le fait même qu'ils entrent dans une voie ignorée du grand nombre, [ils] sont plus exposés à s'égarer et ont, en conséquence, besoin plus que les autres d'un maître et d'un guide. C'est ce que l'on a constamment pratiqué dans l'Église ; c'est la doctrine qu'ont professée unanimement tous ceux qui, dans le cours des siècles, ont brillé par leur science et leur sainteté ; et ceux qui la rejettent ne peuvent assurément le faire sans témérité* ».

L'absurde distinction entre vertus actives et vertus passives

L'instance américaniste d'adapter l'Église

24. Actes 9, 1. Le texte du passage dit : « Cependant Saul, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour Damas, à l'adresse des synagogues, afin que s'il trouvait des gens de la secte, hommes et femmes, il les amenât enchaînés à Jérusalem » (Actes 9, 1-2).

25. Actes 9, 6.

21. Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Summa Théologiae*, I-II, 109, 5.

22. Jn 3, 8.

23. Éph. 4, 7.

aux exigences de la civilisation moderne, en sacrifiant les anciens canons, en atténuant la rigueur, en s'orientant vers une méthode plus démocratique, sera l'*humus* sur lequel sera cultivé le Modernisme. Haecker et ses disciples voulaient plus de place pour la liberté individuelle aussi bien dans la pensée que dans l'action; ils soutenaient que plus que l'organisation hiérarchique, c'est le Saint-Esprit qui agit directement sur la conscience de l'individu (influence protestante évidente). En outre il était déterminant pour les américanistes, comme ce le sera pour les modernistes, d'abandonner et de ne plus cultiver les vertus passives (mortification, pénitence, obéissance, contemplation), mais de se concentrer et de développer les vertus actives (action, apostolat, organisation), avec pour conséquence une plus grande faveur accordée aux congrégations religieuses de vie active, au détriment des congrégations contemplatives. Léon XIII leur répond :

« Si l'on ne veut pas "courir en vain" et oublier la béatitude éternelle à laquelle nous destine la bonté de Dieu, à quoi servent les vertus naturelles sans la richesse et la force que leur donne la grâce? Saint Augustin l'a fort bien dit: "Grands efforts, course rapide, mais hors la voie".

En effet, la nature humaine qui, par suite du péché originel, était tombée dans le vice et la dégradation, se relève, parvient à une nouvelle noblesse et se fortifie par le secours de la grâce; de même, les vertus pratiquées non par les seules forces de la nature, mais avec ce même secours de la grâce, deviennent fécondes pour la béatitude éternelle, et en même temps plus fortes et plus constantes. » On ne peut pas vouloir que la grâce descende sur le désordre, sur la désobéissance, sur la vie mondaine, et cela est vrai en ce qui concerne tous les fidèles, mais en particulier pour ceux qui ont choisi de vivre en se conformant au Christ.

Il ne peut pas y avoir de vertus actives – on pourrait les appeler vertus de charité opérative (plus adaptées, selon l'Américanisme, aux temps modernes, qui ont une approche plus solidaire, ou sociopolitique, que caritative) – séparées des vertus passives – on pourrait les appeler vertus de purification et de maîtrise de la volonté pour mieux se conformer à la volonté de Dieu (vertus plus adaptées aux temps passés, selon l'Américanisme); les unes rappellent et reconduisent aux autres, « accomplies avec l'appui de la grâce divine s'il s'agit d'actes de vertu surnaturelle ». Il n'existe pas de préférence chronologique pour les vertus. Celles-ci existent, comme la Tradition l'enseigne et le démontre, unifiées (les vertus influent nécessairement sur les actions) et elles ont le Christ pour modèle. « Le maître et le modèle de toute sainteté, c'est le Christ; c'est sur lui que doivent se régler tous ceux

qui désirent trouver place parmi les bienheureux. Or, le Christ ne change pas avec les siècles, mais il est "le même aujourd'hui qu'il était hier et qu'il sera dans tous les siècles" ²⁶. C'est donc aux hommes de tous les temps que s'adresse cette parole: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur" ²⁷; il n'est pas d'époque où le Christ ne se montre à nous comme s'étant "fait obéissant jusqu'à la mort" ²⁸; elle vaut aussi pour tous les temps cette parole de l'Apôtre: "Ceux qui sont disciples du Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences" ²⁹. Plût à Dieu que ces vertus fussent pratiquées aujourd'hui par un plus grand nombre avec autant de perfection que les saints des siècles passés! Ceux-ci, par leur humilité, leur obéissance, leur austérité, ont été puissants en œuvre et en parole, pour le plus grand bien non seulement de la religion mais encore de leurs concitoyens et de leur patrie. »

Étant donné le mépris que les américanistes (alias modernistes) avaient et continuent d'avoir pour les vertus évangéliques, qu'ils considèrent comme « passives » et qu'ils jugent négatives, il est normal qu'ils aient du mépris pour la vie religieuse elle-même. Cette pensée pragmatique et révolutionnaire, qui voit dans l'action sociale la meilleure expression de l'Évangile, vécu au sein d'instances politiques, éducatives, humanitaires, sanitaires... conduit à avoir peu de considération pour ceux qui prononcent des vœux: « Ils affirment, en effet, que ces engagements sont tout à fait contraires au génie de notre époque en tant qu'ils restreignent les limites de la liberté humaine; qu'ils conviennent aux âmes faibles plutôt qu'aux âmes fortes et que, loin d'être favorables à la perfection chrétienne et au bien de l'humanité, elles sont plutôt un obstacle et une entrave à l'une et à l'autre. » En plus d'être d'une erreur théologique, étant donné que ceux qui se lient au Christ par la sainteté de leurs vœux ressentent et apportent plus de sainte joie et de bénédictions à leur prochain, précisément parce qu'ils sont déliés des chaînes du monde « dont le Christ nous a libérés » ³⁰, ces conjectures sont aussi une erreur historique, comme le souligne Léon XIII :

« Vos États-Unis eux-mêmes ne doivent-ils pas à des membres de familles religieuses tout ensemble les germes de la foi et de la civilisation? [...] Et maintenant, à notre époque, même, quels services empressés, quelle abondante moisson les Ordres religieux n'apportent-ils point à la cause catholique partout où ils sont établis! Combien nombreux sont-ils à

26. Hébr. 13, 8.

27. Mt. 11, 29.

28. Phil. 2, 8.

29. Gal. 5, 24.

30. Gal. 4, 31.

faire pénétrer l'Évangile sur de nouveaux rivages et à étendre les frontières de la civilisation, au prix des plus grands efforts et des plus graves périls! [...] Il faut accorder les mêmes éloges à ceux qui embrassent la vie active et à ceux qui, épris de la solitude, s'adonnent à la prière et à la mortification corporelle. Combien ceux-là ont mérité et méritent encore excellemment de la société, on ne peut l'ignorer si l'on sait la puissance, pour apaiser la colère de Dieu et se concilier ses faveurs, de la prière perpétuelle du juste" ³¹, surtout si elle est jointe aux macérations de la chair ».

La mortification corporelle était et continue d'être le seul moyen pour être en plus grande et meilleure union avec le Christ, à qui le religieux, en quittant le monde, a choisi d'appartenir. C'est pourquoi « s'il en est cependant qui préfèrent se réunir sans se lier par aucun vœu, qu'ils agissent suivant leur inclination; un institut de ce genre n'est ni nouveau ni désapprouvé dans l'Église. Qu'ils évitent toutefois de le placer au-dessus des Ordres religieux. Au contraire, puisque, de nos jours, on est plus porté qu'autrefois à rechercher les plaisirs coupables, il faut estimer davantage ceux qui, "ayant tout quitté, ont suivi le Christ" ³² ».

Léon XIII repousse l'idée d'une Église américaine différente de celle de Rome: la Tradition nous a livré celle-ci, pas celle-là. Elle nous a donné une Église catholique, et non pas d'autres Églises: elle est une par unité de doctrine comme par unité de gouvernement, « et parce que Dieu a établi son centre et son fondement sur la chaire du bienheureux Pierre, elle est à bon droit appelée Romaine, car "là où est Pierre, là est l'Église". C'est pourquoi quiconque veut être appelé catholique doit sincèrement emprunter les paroles de Jérôme à Damase: "Pour moi, ne suivant d'autre chef que le Christ, je me tiens attaché à la communion de Votre Béatitude, c'est-à-dire à la chaire de Pierre; je sais que sur cette pierre est bâtie l'Église; quiconque ne recueille pas avec Vous, dissipe ».

Le caractère qui distingue le Pontificat romain des institutions humaines est l'esprit de continuité, de succession ininterrompue d'hommes, d'idées, d'aspirations, de principes en tout ce qui concourt à la dilatation du Royaume de Jésus-Christ et à la propagation des doctrines de sa Tradition bimillénaire. Tandis que la révolution, avec les hérésies qui s'y rattachent, proclame avec orgueil: « Le monde commence avec moi », Léon XIII, par sa Lettre *Testem benevolentiae nostrae*, obéit humblement à la chaîne magistérielle de l'Église.

Cristina Siccardi

31. Jacq. 5, 16.

32. Cf. Lc 5, 11.

POUR MIEUX COMPRENDRE LE PAPE FRANÇOIS !!!

Je lis sur un site catholique que « La revue internationale de théologie *Concilium* a consacré son dernier numéro au sujet suivant: « De l'"anathema sit" au "Qui suis-je pour juger?" » à partir de la fameuse phrase du Pape François sur l'homosexualité: « qui suis-je pour juger? », prononcée à son retour du Brésil, en juillet 2013.

Les auteurs « considèrent que les formules et les dogmes ne peuvent pas comprendre l'évolution historique, et que chaque problème doit être placé dans son contexte histo-

rique et sociopolitique. La notion d'orthodoxie doit être dépassée, ou au moins redimensionnée, parce qu'elle est utilisée comme "point de repère pour étouffer la liberté de pensée et comme arme pour surveiller et punir"... Ils définissent l'orthodoxie comme "une violence métaphysique". Au primat de la doctrine doit être substitué celui de la praxis pastorale... (*Concilium*, 02/2014, p. 11).

Concilium est la revue fondée par Karl Rahner, Hans Küng et Yves Congar, « à laquelle collaborent plus de 500 théologiens du monde

entier »: nous nous empressons d'exprimer toute notre reconnaissance à cette revue si prestigieuse, parce qu'elle fait la lumière sur la doctrine catholique que nous devons suivre depuis que François est Pape. Car il ne fait aucun doute que ce qui est écrit dans *Concilium* reflète la pensée du pontife. Par exemple, celui-ci a déclaré il y a quelque temps à *La Civiltà Cattolica*: « Ceux qui aujourd'hui cherchent toujours des solutions disciplinaires, ceux qui tendent de façon exagérée vers la "sécurité" doctrinale, ceux qui cher-

chent obstinément à récupérer le passé perdu, ont une vision statique et régressive. Et de cette façon, la foi devient une idéologie parmi tant d'autres. »

Il est plus ou moins clair que Bergoglio considère la dogmatique et la théologie bimillénaires comme un poids et un obstacle à l'action pastorale. Mais le mérite de *Concilium* est de développer les pensées que le Pape livre ça et là dans des homélies improvisées, des interviews occasionnelles, des propos familiers et volontiers laissés en suspens (du genre : « Supposons que demain arrive sur terre une expédition de martiens, et que l'un d'eux déclare : "Je veux le Baptême !" . Que se passerait-il?... »). Ce qu'il se passerait, il ne nous le dit pas. Mais par chance *Concilium* complète ces phrases, remplace les points de suspension, leur donne un contenu ; la revue explicite ce qui dans la théologie implicite du Pape n'est pas exprimé, ce qui est laissé en suspens. Elle nous permet ainsi de répondre à la question que nous nous sommes souvent posée : quelle est la théologie de Bergoglio ?

De même que les archéologues épigraphistes sont capables de reconstituer des inscriptions latines sur d'anciennes pierres brisées, où manquent des lettres et des mots, de même nous pouvons aujourd'hui reconstituer de façon conjecturale la théologie papale à laquelle nous sommes obligés d'obéir aujourd'hui. Grâce à la revue *Concilium*, une clarté éblouissante illumine certaines actions du Pape qui semble en opposition avec ses paroles.

Certains n'arrivaient pas à comprendre comme s'accorde le « qui suis-je pour juger ? » avec la mise sous tutelle d'un commissaire apostolique sans aucune explication des Franciscains de l'Immaculée, et la punition et l'assignation à résidence forcée du père Manelli, le fondateur. Cela semblait une contradiction. Plus généralement, comme l'a noté le vaticaniste Sandro Magister, le Pape ne cesse « d'exhorter à ne pas émettre de jugements... celui qui juge "se trompe toujours", a-t-il dit dans son homélie du 23 juin à Sainte Marthe. Et il se trompe, a-t-il poursuivi, "parce qu'il prend la place de Dieu, qui est le seul juge". Il s'arroge "le pouvoir de tout juger : les personnes, la vie, tout". Et "avec la capacité de juger", il pense aussi avoir "la capacité de condamner". »

Et pourtant « François est un Pape qui juge, se prononce, absout, condamne, promeut, destitue. Mais en même temps il affirme continuellement que l'on ne doit jamais juger, ni accuser, ni condamner ». Il a accompli une purge systématique de prélats et de théologiens importuns pour lui et pour son école, de don Antonio Livi au père Cavalcoli ; il a brutalement destitué des prélats du Vatican comme Mgr Piacenza ; il a destitué des évêques qu'il détestait en Argentine. N'y a-t-il pas une opposition ? Nous, nous ne devons pas juger, et c'est très bien, mais lui, juge et tranche sur tout.

Dans les homélies de Sainte Marthe, il ne perd jamais une occasion de condamner – sans jamais les nommer – les chrétiens, enfants dévots de l'Église, qui (comme le pauvre Mario Palmaro) ont protesté à cause de ses lettres et interviews avec Eugenio Scalfari, où il ratifiait des phrases comme « la question pour celui qui ne croit pas en Dieu est d'obéir à sa conscience. Le péché, même pour celui qui n'a pas la foi, existe lorsque l'on va contre sa conscience. » Mais c'est du relativisme, ont dit les bons chrétiens, c'est

une erreur non seulement théologique mais aussi psychologique : la conscience des Scalfari est endurcie, la conscience ne reproche jamais rien à l'homme riche de l'Évangile ni au pharisien – qui sont toutefois condamnés par Dieu...

Qu'a fait le Pape François ? Il ne répond pas, n'explique pas, ne corrige pas. Homélie après homélie, il appelle les fidèles laïcs qui le critiquent « pélagianistes », « onctueux », « tristes », « effrayés par la joie », « chrétiens chauves-souris », il les insulte et les condamne... mais sans dire précisément à qui il se réfère.

Peut-être considérez-vous cette façon de faire comme déloyale et peu chrétienne, et surtout en opposition patente avec la phrase la plus citée par les laïcistes enthousiastes : « Qui suis-je pour juger... » (un homosexuel) ? Et bien nous savons maintenant grâce à *Concilium* qu'il n'y a aucune contradiction. Que la phrase « je ne juge pas » et la brutale répression des Franciscains de l'Immaculée sans explication viennent de la même théologie.

Mais tâchez de bien comprendre quelle est cette théologie. Vous pourriez en effet vous tromper. Vous pourriez conclure que le fondateur des Franciscains a été puni, et son ordre mis sous tutelle préfectorale, pour le simple fait d'être orthodoxe, et donc, comme l'explique *Concilium*, pour avoir commis une « violence métaphysique ». Vous pourriez croire que les théologiens ou les laïcs qui se réfèrent à l'orthodoxie sont destitués, purgés, expulsés des chaires pontificales et traités de « chauves-souris », parce qu'on les accuse d'utiliser la dogmatique bimillénaire « comme point de repère pour étouffer la liberté de pensée et comme arme pour surveiller et punir »...

Mais si vous pensiez cela, vous vous tromperiez, vous n'auriez pas encore compris la subtilité et la profondeur de la théologie bergoglienne. La caractéristique de cette théologie est de « ne pas donner d'explications ». Frapper, épurer, insulter, destituer, sans dire pourquoi. Ceci est la conséquence nécessaire du fait que l'Église bergoglienne se veut a-dogmatique. Comme elle a « dépassé » les dogmes, elle ne doit plus justifier les punitions qu'elle prononce en accusant la victime de quelque violation dogmatique ou doctrinale ; sinon, on revient au vieux système, où l'orthodoxie était utilisée comme arme pour surveiller et punir. Aujourd'hui on punit sans expliquer pourquoi – et la conséquence nécessaire du dépassement de la doctrine est que les punitions continuent de pleuvoir, mais dans le mutisme. On ne peut pas, on ne doit pas en donner la raison.

Et dans la nouvelle théologie a-dogmatique, toute pastorale et caritative, la bastonnade et la punition s'accordent admirablement, harmonieusement, avec la phrase « qui suis-je pour juger ? » Que le bastonné se réjouisse : personne ne le juge. On n'instruit plus de procès canonique, on ne soulève pas une accusation formelle et formulée par des paroles (dont l'accusé pourrait même chercher à se défendre, cette chauve-souris onctueuse et triste) – nous ne sommes plus aux temps de l'Inquisition, nous les avons dépassés ! – maintenant on donne des volées de coups de bâtons dans le noir, on bastonne et c'est tout. Que le bastonné ne demande pas pourquoi. On ne peut pas, on ne doit pas exprimer le pourquoi. C'est l'a-théologie a-dogmatique qui l'exige.

Cela rappelle un peu les procédures staliniennes, où la condamnation à 25 ans de goulag (un « petit quart » de siècle) ou à mort était prononcée non pas par un tribunal mais par une commission de trois fonctionnaires du Parti, la Troïka Administrative. Au citoyen tremblant que l'on avait traîné devant elle, la Troïka déclarait gaiement, pour l'éclairer : nous ne t'accusons pas d'avoir fait quoi que ce soit ; nous te flanquons au goulag parce que tu es un bourgeois. C'est pourquoi nous n'avons pas besoin de trouver chez toi une faute, il nous suffit de nous assurer de ton identité : tu es un bourgeois, donc un ennemi du prolétariat. En Sibérie ! Un petit quart de siècle ! Et c'était réglé.

Si bien que le chrétien de base, aujourd'hui, doit constamment demeurer « à l'écoute du Pape François », car il est clair qu'il n'écrira jamais une véritable encyclique, il ne mettra jamais noir sur blanc ce qu'il entend par « vérité », que nous devons suivre, et par « erreur », que nous devons fuir. Nous devons retirer sa doctrine – qui devient doctrine de l'Église – de ses confidences. Occasionnelles. Quelque fois en marge d'interventions officielles.

« Punir sévèrement »

Par exemple, après l'Assemblée Générale des évêques italiens, fin mai dernier, dans la partie la moins publique de la séance. À la fin du discours d'introduction, « le Pape a laissé le champ libre aux questions ». Très contents, les évêques italiens ont rivalisé de questions qui puissent plaire à François – en d'autres temps on aurait dit un concours d'adulation – en réalité pour lui faire expliciter sa théologie implicite, que les évêques brûlent d'appliquer dans leurs diocèses, pour instaurer la nouvelle Église selon ses desiderata. Et voici ce qu'a écrit le 23 mai le vaticaniste de *La Stampa* Marco Tosatti. Il enregistre « la question aux accents "désespérés" d'un évêque d'un petit diocèse (quarante mille habitants) qui se lamente de ce qu'une partie du clergé est "conservatrice" et ne veut pas donner la communion dans la main. Le Pape lui a conseillé de prendre des mesures sévères, parce qu' "on ne peut pas défendre le Corps du Christ en offensant le Corps social du Christ". »

Appréciez donc chaque phrase, chaque mot. Tout d'abord nous avons un évêque qui, au Pape, dit du mal de son clergé. Il est désespéré, dit-il, parce qu'il a un clergé « conservateur », tellement conservateur – oyez, oyez – qu'il veut donner la communion sur la langue, comme cela se faisait dans les siècles passés. Cela pourrait vous sembler une question de peu d'importance, par les temps qui courent. Et bien non, le Pape en a saisi toute la gravité. Et il prescrit :

- de punir ces prêtres (au diable le « qui suis-je pour juger ? »)

- sévèrement (comment ? Nous attendons anxieusement : la suspens a divinisé suffira-t-elle ? Ou bien les « fers » reviendront-ils à la mode ? Les cachots du Vatican ?)

- Mais surtout appréciez chaque mot de la justification, car nous sommes ici au sommet de la doctrine a-théologique, du « dépassement des dogmes » :

- « Parce qu'on ne peut pas défendre le Corps du Christ en offensant le Corps social du Christ ».

Il existe donc – maintenant c'est clair – deux corps du Christ : la Présence Réelle, le

Christ lui-même, et les fidèles, « Corps social du Christ ». Si le Second reçoit le Premier sur la langue et non dans la main, il est offensé. Ou il se sent offensé. Et il ne faut surtout pas « l'offenser »; il vaut mieux offenser la Présence Réelle, en la mettant dans les mains d'inconnus, et pourquoi pas de satanistes. La conclusion qui en découle est éblouissante: le Corps Réel du Christ a moins de droits que le « corps social », c'est-à-dire les fidèles. Eux, et non pas Lui, sont le Christ vrai et suprême (cette « substitution » est annoncée et expliquée dans toute sa portée par le texte *Mystère d'iniquité*).

D'accord, cette herméneutique éblouissante laisse en suspens plus d'une question. Par exemple: il ne nous semble pas voir des foules de fidèles qui exigent de pouvoir prendre l'hostie dans leurs mains, sinon ils se sentiraient offensés en tant que Messie social. Où sont-ils? Autre question: ces chrétiens qui, contents de recevoir la communion sur la langue, ne s'en sentent pas offensés, ne font-ils pas partie du Corps social du Christ? Sont-ils « tristes » et « effrayés par la joie »? En sont-ils exclus? Le Corps social du Christ est-il uniquement composé de ceux qui veulent l'hostie dans la main, la communion aux divorcés vivant *more uxorio*, le non jugement des invertis? Nous sommes certains que le Saint Père clarifiera ces points obscurs grâce à des phrases jetées ça et là, dans quelque homélie ou audience – et qui sera rapidement explicitée, développée et complétée par *Concilium*. Et par les autres exégètes autorisés.

....

Ils voulaient la collégialité? Les voilà servis

La collégialité a été le cheval de bataille des novateurs du Concile: ils voulaient réduire le magistère monocratique du Pape (le primat pétrinien, trop autoritaire) en le diluant dans la « collégialité », en l'obligeant à décider avec les évêques, comme un *primus inter pares*. À peine François élu, les jésuites américains se disaient certains que leur confrère devenu Pape mettrait un « accent renouvelé sur la collégialité, la collaboration et le *leadership* partagé avec l'épiscopat dans le gouvernement de l'Église ». C'est pour cela qu'ont été voulues les Conférences Épiscopales nationales, instrument qui – par une étrange hétérogénéité des fins – devait donner un *status* de parité aux évêques à l'égard du Pape, mais qui a au contraire réussi à rendre les évêques – dont chacun est un successeur des apôtres – anonymes dans un groupe bureaucratique... mais cela est une autre histoire. Revenons à la collégialité comme l'a appliquée François, tout d'abord, avec la Conférence Épiscopale Italienne, la CEI. Rappelons que pendant des années, c'est le président de la CEI qui a prononcé le discours inaugural au début de l'assemblée annuelle des évêques. Mais donnons la parole à Sandro Magister: cette année, « le cardinal Angelo Bagnasco, qui est encore président de la conférence épiscopale italienne [bien que François l'ait privé d'autorité en lui imposant un secrétaire général, le comique Galantino], a demandé à François que ce soit lui, le Pape, qui prononce le discours inaugural à l'assemblée plénière des évêques convoquée en mai, ce qu'aucun pontife n'a jamais fait. La demande du cardinal, a-t-on lu dans le communiqué officiel, "a rencontré la disponibilité immédiate du Pape, qui a confié avoir eu en tête la même intention". En effet. On savait depuis au moins un mois que François

en avait décidé ainsi ».

Qu'en pensez-vous? Moi, qui suis vieux et connais un peu d'histoire, cela me rappelle un peu les séances du *Soviet* Suprême sous Staline: quand tous les délégués du *Soviet* (qui aurait été le pouvoir législatif), frénétiquement, spontanément, à l'unanimité se levaient pour demander, implorer, prier « le camarade Staline » de leur suggérer les décisions à prendre. Le camarade Staline était d'abord surpris; tout de suite après, reconnaissant que la demande du *Soviet* Suprême venait vraiment du cœur, il daignait « bien volontiers » prendre la direction de l'assemblée. Alors, il improvisait un discours qu'il avait préparé quelques semaines plus tôt: il lançait peut-être une campagne de répression contre les « saboteurs nichés dans le parti »? Voici la centaine de membres du *Soviet* Suprême se levant et applaudissant frénétiquement, soulevés par leur enthousiasme sincère, longtemps, très longtemps. Dans l'URSS de Staline, le *Soviet* pouvait même applaudir pendant des heures, sans s'arrêter; parce que le camarade Staline les observait et prenait note du premier qui – en se donnant un air occupé de membre qui a des documents à lire – s'asseyait et arrêtait de battre des mains. Le lendemain, il avait disparu.

Vous pensez que j'exagère? Que la foule des évêques ne peut pas être terrorisée par le doux, non-jugeant, sympathique et bienveillant Pape François comme s'il était Josip Vissarionovic Staline? Lisez encore Magister:

« Depuis qu'il est Pape, la CEI est comme anéantie. François a demandé aux évêques italiens de lui dire comment ils préféreraient que se passe la nomination de leur président et de leur secrétaire: par le Pape, comme cela a toujours été le cas en Italie, ou par des votes libres comme cela se passe dans tous les autres pays. Ayant compris le message, tous les évêques tombent d'accord pour laisser le Pape faire les nominations. Et s'il veut qu'il y ait tout d'abord un vote consultatif, on le fera, mais en secret et sans dévouement des bulletins. Ceux-ci seront remis au Pape encore sous enveloppe, et il en fera ce qu'il voudra. La CEI est le démenti vivant des propos de décentralisation et de « démocratisation » de l'Église attribués à Jorge Mario Bergoglio: le seul qui soit doté aujourd'hui d'une autorité effective est le secrétaire général Nunzio Galantino, évêque de Cassano all'Jonio. Mais son autorité est le pur reflet de celle du Pape, qui l'a intronisé. »

Théologie de la mauvaise éducation

Certains journaux se sont interrogés sur l'état de santé du bien-aimé Saint Père. Il a en effet décommandé plusieurs rencontres et rendez-vous, dont certains importants, sans préavis et sans explications. Comme vous vous en souvenez peut-être, il a été attendu en vain le 22 juin 2013 à un concert en son honneur organisé à l'occasion de l'Année de la Foi. Puis le 4 décembre, François a annulé brusquement l'audience avec le cardinal Angelo Scola et les représentants d'Expo-Milano qui voulaient l'inviter à cet événement. Et encore: le 28 février, quelques minutes avant l'événement, François reporte sa visite au Séminaire romain; une semaine avant de partir en Terre Sainte, il annule le pèlerinage au Sanctuaire du Divin Amour prévu pour le 18 mai; 9 juin: il annule à l'improviste quelques audiences, dont celle avec le Conseil supérieur de la magistrature italienne. Enfin, il a déçu la foule nombreuse qui l'attendait à la clinique Gemel-

li. Les journaux rapportent qu'il a fait un pied de nez aux fidèles, aux médecins et même à ses collaborateurs: « La déception a été grande pour les personnes qui attendaient le Pontife au moment de l'annonce sur la place. Le staff du Pape était déjà sur le lieu de la visite: le cérémoniaire pontifical, Mgr Guido Marini, à la question posée sur les raisons de ce forfait, a répondu: "Si vous ne le savez pas...". L'annonce a été donnée par l'évêque Claudio Giuliadori, assistant ecclésiastique à l'Université catholique, expliquant que la visite a été reportée. Giuliadori n'a rien ajouté d'autre sur les raisons de l'annulation ». Parce que, on l'aura compris, personne ne savait rien, pas même le staff du Pape. C'est le cardinal Angelo Scola qui a célébré la messe et lu l'homélie que devait prononcer François...

Or tous ces rendez-vous annulés, ces rencontres prévues et sabotées sans préavis et sans la moindre explication, ont conduit certains media à prendre pour argent comptant l'excuse maladroitement avancée a posteriori par le staff papal (« légère indisposition ») et à se demander si le pontife ne serait pas gravement malade. Je suis en mesure de rassurer les lecteurs sur la santé du bien-aimé Pape: quand il s'absente, c'est parce qu'il lui en prend l'envie. On m'a dit à la curie de Buenos Aires qu'il faisait la même chose lorsqu'il y résidait comme cardinal: une paroisse l'invitait, prêtres et fidèles préparaient l'événement pendant des mois, de pieuses dames préparaient un repas de fête – et lui, il arrivait en vitesse, disait la Messe en vitesse, et s'échappait en vitesse, pratiquement sans dire au revoir, sans dire un mot, laissant tout le monde autour de la table tristement parée. A la curie de Buenos Aires, nombreux sont ceux qui s'étonnent sincèrement de revoir à la télévision un Bergoglio, élu Pape, qui « sourit! Et qui embrasse les enfants!? » Beaucoup me l'avaient décrit comme un homme revêche, grincheux et désagréable, un autoritaire arbitraire qui inspirait plus de peur que de sympathie; en particulier à la curie, où il pouvait briser des carrières, il avait instauré un climat de terreur. On me l'a décrit comme un homme fruste, mal élevé; quelqu'un de rancunier; quelqu'un qui – fait plus grave – est soumis à des passions et des détestations très fortes, sans motifs, envers les gens. Ceux qu'il aime, il les défend contre toute évidence et les promet contre tout mérite; envers ses préférés il adopte même des attitudes serviles (« il leur sert la Messe »); de ceux qu'il déteste, il se venge même après plusieurs années.

Dès les premières actions de son pontificat, le Saint Père a montré qu'il se laissait entraîner par ces sympathies et ces antipathies arbitraires. Chacun se rappelle comment il s'est entiché du directeur de l'hôtel Sainte Marthe où il habite, Mgr Battista Ricca, au point de le nommer au sommet de l'IOR, la banque du Vatican. Magister se souvient: « Quand en juin dernier il l'a promu à ce poste, le Pape François était dans l'ignorance du parcours scandaleux de Ricca, dans les années où celui-ci était conseiller de nonciature à Alger, à Bern et surtout à Montevideo », où il vivait avec son amant, au siège même de la Nonciature. L'intimité des rapports entre Ricca et Haari était tellement notoire qu'elle scandalisait de nombreux évêques, prêtres et laïcs de ce petit pays sud-américain, et aussi les sœurs qui l'assistaient à la nonciature. » Informé par des personnes de confiance des antécédents de Ricca, François remercia, se renseigna et promit qu'il prendrait une décision en consé-

quence. Mais dix mois plus tard Ricca est encore prélat de l'IOR.

En revanche il a de l'antipathie pour le nonce apostolique pour l'Italie, Adriano Bernardini : « Jorge Maria Bergoglio le connaît bien et ne lui a pas pardonné. Quand Bernardini était nonce en Argentine, entre 2003 et 2011, il était tête de file de l'opposition à celui qui était alors archevêque de Buenos Aires. » Bernardini s'opposait à Bergoglio sur « des valeurs non négociables » (« Je n'ai jamais compris l'expression valeurs non négociables », a dit le Pape dans l'une de ses dernières interviews). Il ne supporte pas le cardinal de Milan Angelo Scola, son concurrent sérieux au conclave. Ce n'est pas par hasard qu'il multiplie les impolitesses à son égard, qu'il ne se rend pas aux rendez-vous, qu'il annule les rencontres officielles prévues avec lui au Vatican. Le président de la CEI, Mgr Bagnasco, ne lui plaît pas non plus ; et de fait il l'a mis sous le contrôle du commissaire Galantino, évêque d'un diocèse secondaire, phraseur et ventriloque du Pape. L'erreur impardonnable de Bagnasco a été d'avoir voulu être le premier, à la sortie du conclave, à féliciter Scola, qu'il croyait élu pontife. Sympathie publique, en revanche, envers le cardinal Kasper, qu'il a loué dans son premier *Angelus* depuis Saint Pierre, *urbi et orbi* : « un théologien habile, un bon théologien. » Ceux qui connaissaient les idées de Kasper eurent ainsi une annonce de ce qu'était, implicitement et non encore pleinement exprimée, la théologie bergoglienne. La résolution d'accorder la communion aux divorcés remariés vient de là. Et c'est de là que, face aux résistances et argumentations de nombreux et sérieux opposants à cette résolution, est sortie la célèbre réplique : « Supposons que demain arrive sur terre une expédition de martiens, par exemple, et que certains d'entre eux viennent chez nous, voilà... des martiens, vous voyez ? Tout verts, avec un long nez et de grandes oreilles, comme quand ils sont dessinés par les enfants... Et si l'un d'eux déclarait : "Mais moi, je veux le Baptême !". Que se passerait-il ? »

La réponse est plus simple qu'elle ne le semble. Cela fait des millénaires que l'Église baptise des « martiens », aztèques, chinois, cannibales, ex chasseurs de têtes... mais elle le fait après les avoir instruits sur le sens du Sacrement, en somme après avoir transmis la doctrine catholique. Mais avec l'histoire des martiens, c'est précisément la doctrine catholique qu'on veut déclarer inutile – en faisant allusion non pas aux martiens, mais aux divorcés qui exigent la communion parce qu'ils souffrent d'être discriminés. En effet, tout de suite après, le Pape explique : « L'Esprit souffle où il veut, mais une des tentations les plus récurrentes de ceux qui ont la foi est de lui barrer la route et de le piloter dans une direction plutôt qu'une autre. » Avez-vous compris l'allusion ? Compris : il est certain que la Communion aux divorcés passera, et le Corps du Christ sera donné aux pécheurs habituels et non repentis, qui sont censés être aujourd'hui le Corps social du Christ, sous les applaudissements des évêques.

En effet l'évêque de Novara s'est déjà déchaîné contre l'un de ses prêtres (cela devient une habitude) qui avait expliqué que les couples cohabitants hors de l'état de mariage ne peuvent pas recevoir la communion, car c'est une « infidélité durable. Il ne s'agit pas d'un péché occasionnel (par exemple un

homicide) », il manque dans ce cas « le devoir de s'amender par un repentir sincère et le ferme propos de s'éloigner du péché et des occasions qui y conduisent ». Comme c'était prévisible, *La Repubblica* (du cher Scalfari) interprète : « Pour le curé de Cameri, vivre ensemble sans être marié est pire que tuer » et crie au scandale. Immédiatement, l'évêque du pauvre curé, Mgr Giulio Brambilla, se précipite pour dicter aux agences de presse « une nette prise de distance tant par rapport au ton que par rapport au contenu du texte à cause d'une inacceptable égalisation vie commune / situations irrégulières et homicide ». Mais que dis-je ? Même un cardinal Baldisseri intervient, rien moins que le Secrétaire du Synode pour la Famille. Lequel, pour exprimer tout son mépris pour le pauvre curé de Novara, déclare aux agences de presse : « C'est une folie. Il s'agit d'une opinion strictement personnelle d'un curé qui ne représente personne, même pas lui-même. »

Comment le cardinal se permet-il de parler ainsi ? Mais on ne peut pas en douter : quand des évêques et même des cardinaux se mettent à insulter, avec la bave aux lèvres, un pauvre curé coupable d'avoir dit une chose vraie, ils le font parce qu'ils sentent que cela est agréable au Pape, que c'est cohérent avec le système a-dogmatique et a-théologique implicite et *in fieri* avec lequel il entend rénover les vieilleries de l'Église. Ils sentent qu'ils peuvent faire cette chose abjecte parce que le pauvre curé est l'un de ceux que Bergoglio accuse de « tendre de façon exagérée vers la "sécurité doctrinale", dans une vision statique et régressive ». Eux aussi se font les ventriloques du Pape, sachant qu'attaquer un faible peut même être bon pour la carrière, dans ce nouveau climat.

Il est certain que cette grande passion et bienveillance pour les lointains, le refus de juger et de punir, toute la bonhomie et la compréhension pour les Eugenio Scalfari, toute la chaude miséricorde pour les gays et les divorcés, la belle et sainte disposition à mettre l'orthodoxie entre parenthèses pour ne pas irriter les non croyants (Galantino a demandé pardon aux « non croyants parce que souvent la façon dont nous vivons notre expérience religieuse ignore complètement [leur] sensibilité [...], si bien que nous faisons et disons des choses qui très souvent ne les touchent pas, et même les gênent »), enfin toute cette délicatesse, a aussi des conséquences violentes, vilement répressives et répugnantes : les évêques se sentent en droit d'insulter et vilipender leurs prêtres fidèles, des ordres religieux tout entiers sont étouffés et leur charisme avec eux, et en général le résultat est que toute une formidable volonté de haine, de persécution, de censure et d'éreintement s'exerce au sein de l'Église et contre une partie du peuple fidèle.

Étranges résultats de la théologie progressiste et qui ne se veut pas « statique et régressive », détachée de la « sécurité doctrinale excessive », mais ouverte et dynamique, pastorale et charitable sans limites. Et tant pis si, à ce prix, on attire des foules de nouveaux chrétiens venus de l'extérieur, de l'incroyance et des pérophéries existentielles, attirés par la réforme a-dogmatique, par le « qui suis-je pour juger ? » (les homosexuels). Mais voici en revanche ce qui arrive : la fermeture de *Ad Gentes*, revue missionnaire historique, faute de lecteurs, et parce que, comme l'écrit le cher père Gheddo dans le dernier numéro, « la

mission envers les peuples (*ad gentes*) est en train de perdre son identité et intéresse de moins en moins, du moins en Italie : paroisses, diocèses, séminaires et le peuple de Dieu. Il est difficile de trouver un séminaire qui accueille volontiers un missionnaire et le fasse parler aux séminaristes. Les séminaristes sont peu nombreux, très occupés, et les missions intéressent de moins en moins. Jusqu'au Concile Vatican II, il y avait la claire affirmation de notre identité : aller vers les peuples non chrétiens, là où le Saint Siège nous envoyait, annoncer et témoigner du Christ et de son Évangile, dont tous ont besoin. Bien sûr on parlait aussi des œuvres de charité, d'instruction, de santé, de promotion, de droits et d'œuvres de justice pour les pauvres et les exploités. Mais par-dessus tout il y avait l'enthousiasme d'avoir été appelés par Jésus pour le porter aux peuples qui vivent sans connaître le Dieu de l'amour et du pardon. Il y avait l'enthousiasme de la vocation missionnaire joyeusement manifesté, et donc on parlait souvent de catéchèse, de catéchuménat, de conversions au Christ, de prières et de souffrances pour les missions, des raisons pour lesquelles les peuples ont besoin du Christ, etc. Surtout, on parlait de vocations missionnaires, parce que le missionnaire est un privilégié qui va jusqu'aux confins de la terre pour réaliser le testament de Jésus montant au ciel. »

Tout cela a disparu après le Concile. Aujourd'hui, instruits par l'a-théologie et l'a-dogmatique, par les ventriloques et par les exégètes de Bergoglio, nous pouvons mieux comprendre pourquoi. Si l'affirmation de l'orthodoxie est déjà une « violence métaphysique » contre le prochain non croyant, alors que sera la prétention de convertir un païen ? Et puis : le convertir à quoi, précisément ? À quels contenus ?

Maurizio Blondet

(traduit du site *Effedieffe* du 1^{er} juillet 2014)

COURRIER DE ROME

Responsable

Emmanuel du Chalard de Taveau

Adresse : B.P. 10156 — 78001 Versailles Cedex

N° CPPAP : 0714 G 82978

Imprimé par

Imprimerie du Pays Fort

18260 Villegenon

Direction

Administration, Abonnement, Secrétariat

B.P. 10156 — 78001 Versailles Cedex

Fax : 01 49 62 85 91

E-mail : courrierderome@wanadoo.fr

Correspondance pour la Rédaction

B.P. 10156 — 78001 Versailles Cedex

Abonnement

• France :

- de soutien : 40 €, normal : 20 €

- ecclésiastique : 8 €

Règlement à effectuer :

- soit par chèque bancaire à l'ordre du

Courrier de Rome, payable en euros, en France,

- soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.

• Étranger :

- de soutien : 48 €

- normal : 24 €

- ecclésiastique : 9,50 €

Règlement :

IBAN : FR81 2004 1000 0101 9722 5F02 082

BIC : PSST FR PPP AR